

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

166 | avril-juin 2003

Malinowski, Faulkner. Culture et cognition. Souvenir et héritage

Jean-Claude Monde & Jean-Patrick Razon, eds,
Ethnies Documents, 24-25. Nature sauvage, nature sauvée ? Écologie et peuples autochtones

Paris, Peuples autochtones et développement, 1999, 235 p.

Philippe Erikson



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18673>

DOI : 10.4000/lhomme.18673

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2003

Pagination : 249-250

ISBN : 2-7132-1805-5

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Philippe Erikson, « Jean-Claude Monde & Jean-Patrick Razon, eds, *Ethnies Documents, 24-25. Nature sauvage, nature sauvée ? Écologie et peuples autochtones* », *L'Homme* [En ligne], 166 | avril-juin 2003, mis en ligne le 08 septembre 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18673> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.18673>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Jean-Claude Monde & Jean-Patrick Razon, eds, *Ethnies Documents*, 24-25. *Nature sauvage, nature sauvée ?* *Écologie et peuples autochtones*

Paris, Peuples autochtones et développement, 1999, 235 p.

Philippe Erikson

- 1 CET OUVRAGE rassemble quatorze courtes contributions consacrées aux rapports entre les minorités ethniques et ce qu'il aurait été plus juste d'appeler « militantisme environnementaliste » plutôt que « écologie ». Les exemples sont puisés aux quatre coins de la planète, dans les écotopes les plus variés, de la Sibérie à l'Amazonie, en passant par la Nouvelle-Calédonie, l'Irian Jaya, l'Australie, le Sahara et le sud-est du Cameroun.
- 2 L'originalité et, sans doute, le principal intérêt du livre viennent de ce qu'il juxtapose les points de vue d'ethnologues, d'indigénistes et de représentants des communautés concernées. Témoignages, proclamations et analyses d'universitaires se mêlent et le cocktail ne manque pas de charme, bien qu'y cohabitent une grande lucidité et des poncifs éculés. « Le sentiment de la Terre est le souffle vivant de ma race, de mon peuple et de mes ancêtres. [...] Mon sang est la déchirure de la Terre. Niawé ! » (p. 104), s'exclame un dramaturge huron, comme si notre ingénu voulait rivaliser sur ce terrain avec cette ethnologue qui, insensible à l'arbitraire du signe, déduit l'innocuité écologique des Papous d'un bien improbable rapprochement phonétique entre les termes *kisi* (jachères) et *gisi* (guerre) pour en conclure que « les implications du savoir écologique *kasua* ont une portée conservatrice concrète et immédiate qui rend ce savoir plus moderne que l'écologie moderne » (pp. 44-46) !
- 3 À côté de la poignante authenticité des témoignages sur l'impact minier en Irian Jaya, ou de la très juste proclamation de l'Alliance mondiale des peuples autochtones et tribaux des forêts tropicales, tant de naïveté déçoit. Elle se voit heureusement tempérée (et surtout mise en perspective) par la clairvoyance d'un Marcus Colchester

qui, après avoir stigmatisé l'adulation excessive de la « mégafaune charismatique », évoque, fort à propos, les effets pervers que porte en germe un tel penchant pour « le primitivisme renforcé » : « la plus grande part du soutien que les peuples indigènes ont pu trouver dans le Nord industrialisé résulte de cette croyance selon laquelle les peuples indigènes sont à la fois plus proches de la nature et motivés par une éthique de la conservation » (p. 169). Jean Chesneaux, président de Greenpeace France, déplore pour sa part le conflit qui oppose le « fondamentalisme écologiste » et les droits des peuples indigènes, dans un monde comptant plus d'aborigènes « dans les banlieues des grandes villes que dans les déserts » (p. 154).

- 4 Les responsables éditoriaux ont réussi le dosage entre les textes qui illustrent et ceux qui analysent les malentendus, tantôt productifs, tantôt tragiques, découlant de la rhétorique du « bon sauvage écologiste » (p. 13), principal thème de ce numéro. D'ailleurs, même les communications où la langue de bois l'emporte sur la réflexion ne manquent pas d'être instructives, surtout pour qui les lirait d'une seule traite. Elles permettent de constater l'émergence d'une vulgate indigéno-environnementaliste, aussi bien sous la plume d'un metteur en scène amérindien, que dans le discours d'un homme politique kanak ou d'un cinéaste aborigène. Yves Sioui-Durand proclame : « On peut sans doute monnayer un terrain, le vendre, mais pas le territoire. Le territoire, pour nous, Amérindiens d'aujourd'hui, c'est la mémoire ancestrale et la garantie réelle de notre propre liberté » (p. 102). Jean-Marie Tjibaou distingue le terrain, que « dans le monde moderne [...] l'on peut vendre », du terroir « qui renferme les archives du groupe » (pp. 63-64). Enfin, Wayne Barker, cinéaste aborigène, nous offre une variante australienne de ce même discours, en opposant l'univers matérialiste des Blancs au monde du rêve *bugarrigarra*, dans lequel « l'homme, la terre, l'esprit sont un [...] non pas dans le sens de propriétaire terrien, mais au contraire, dans le sens où la terre est une part de nous-même, qu'elle nous possède, nous venons d'elle » (pp. 196-197).
- 5 On ne peut qu'être frappé de voir ce type de rhétorique transparaître jusque dans les paroles prononcées en 2000, au Sommet de Rio de Janeiro, par le chamane yanomami Davi Kopenawa, dont Bruce Albert traduit ici un extrait. Le discours, qui n'a rien de stéréotypé, est réellement fascinant, mais y suintent tout de même quelques notions qui détonnent dans un contexte amérindien, en particulier lorsqu'il est question « d'ancêtres » qui auraient vu « l'esprit du ciel » auquel les Blancs « manqueraient de respect » en le transformant en écritures... (p. 20).
- 6 En sus de leur dimension militante, certains des textes offrent une réelle plus-value ethnographique, comme celui d'Hélène Claudot-Hawad, consacré aux conceptions touareg de la territorialité confrontées à celles d'un État pour le moins réticent à l'égard du nomadisme, ou encore celui de Terence Turner, qui analyse finement les contradictions inhérentes à l'image « d'éco-guerriers » que s'efforcent de véhiculer les Kayapo du Brésil.
- 7 Le dernier chapitre, signé par Philippe Descola, est une invitation à élargir le débat en réfléchissant aux conséquences logiques de ce que l'idée de nature comme « domaine de réalités entièrement distinctes de la sphère des actions humaines date de quelques siècles à peine en Occident et ne revêt aucune signification pour de très nombreux peuples qui confèrent aux plantes et aux animaux la plupart des attributs de la vie sociale » (p. 215). Tel était déjà le projet scientifique de l'ouvrage dont Descola avait assuré l'édition scientifique avec Gísli Pálsson, *Nature and Society*¹, dont on ne saurait trop recommander la lecture à ceux qui voudraient approfondir ces questions.

NOTES

1. Philippe Descola & Gísli Palsson, eds, *Nature and Society. Anthropological Perspectives*, Londres, Routledge, 1996, 310 p.

AUTEUR

PHILIPPE ERIKSON

Université Paris-X, Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, Nanterre.